22 Août 1869. REVUE DU DIMANCHE. 21e Année. — N° 17

ARGUS ET VERT-VERT

RÉUNIS

BURÉAUX :
Rue Impériale, 33,
Ouverts de 9 h. du m. à 2 heures

ABONNEMENTS PAYABLES D'AVANCE
LYON : 3 fr. par trimestre
PROVINCE : 3 francs 50 cent.

BIBLIOTHÈQUE DE LA VILLE LYON 1893

THÉATRE DES CÉLESTINS

L'administration théâtrale a contribué pour sa bonne part à la fête nationale du 15 Août en organisant des représentations gratuites.

Le public de ces représentations a une physionomie particulière. Quelle gaîté ! quelle bonne humeur ! quelle franchise ! quelle expansion dans ses émotions ! Il n'a pas marchandé ses bravos aux artistes, et s'il n'a pas pris son billet au bureau, il a payé, en revanche largement, en applaudissements, monnaie fort appréciée des artistes.

M. Berthelier est décidément l'artiste aimé du public lyonnais, son retour a été une fête, et la salle des Célestins a été aussitôt prise d'assaut ; et il est juste d'ajouter que dans cette nouvelle visite M. Berthelier s'était fait accompagner de Mme Thierret, un type unique en son genre. Ils ont joué ensemble, et avec un succès, que vous devinez, l'*Ile de Tulipatan* ; on a ri à se tordre, et on a applaudi à faire crouler la salle.

Les reprises continuent aux Célestins avec une rapidité, dont ce théâtre seul a le secret. La dernière reprise est celle de l'*Homme au masque de fer*, un drame de nature à donner le cauchemar aux âmes sensibles.

Nous touchons à l'époque de la réouverture du grand-théâtre, et la direction a franchi cette période fatale des grandes chaleurs si préjudiciable aux recettes ; grâce à l'activité déployée et à la présence de M. Berthelier et de Mlle Scriwaneck, on atteindra la période fructueuse des pièces nouvelles, que la direction a mises sagement en réserve, et qui veut — nous l'espérons — faire couler le pactole dans la caisse des théâtres. Ce ne seraque justice, et la récompense de laborieuxefforts.

ERNEST DE C.

UNE LÉGENDE ARABE

Dans l'ancien temps, à une époque dont ne s'est jamais souvenu le grand'-père de mon grand'père, il régnait à Alger un pacha puissant par sa tyrannie et faible par ses passions : il aimait les vins et les femmes de chrétiens, les beaux chevaux, les esclaves nombreux, les bains parfumés ; il aimait aussi les palais luxueux, les combats et les fêtes, en un mot toutes les choses qui coûtent cher au peuple. Les revenus de la Régence ne suffisaient pas à satisfaire ses désirs, et cependant, un à un, il avait augmenté les impôts : nos pères, du temps, étaient maigres, et les mères de nos aïeux pleuraient sur la vie. Cependant le peuple supportait patiemment sa misère : c'était écrit, et la volonté d'Allah est immuable. Et puis parmi les femmes du sérail, il y avait la belle Ansela, douce comme la datte de Tougourt, bonne au peuple, se vêtissant de laine, et donnant aux pauvres l'or et les bijoux dont la couvrait le pacha. En songeant à Ansela on oubliait, on oubliait... Dieu n'a-t-il pas voulu que l'homme ne souffrît pas du souvenir !

L'argent manquait toujours au pacha, et pour battre monnaie il vendit un à un tous les impôts à un juif : un jour il lui cédait la dîme sur les blés du Tell, un autre jour le *zekkat* sur les moutons du Sahara.

Le juif engraissait, le peuple maigrissait et le pacha jouissait ; quant à la belle Ansela elle *gémissait*.

Les choses allaient ainsi, misère sur misère, lorsqu'un jour le pacha manda auprès de lui le banquier israélite :

— Chemouïl, lui dit-il, sur ma caraque génoise, j'ai l'intention d'aller visiter l'empereur du Maroc et le Bey de Tunis ; tu vas donc verser dans les coffres de mon trésor quatre cent mille dinars, qui me sont nécessaires pour accomplir dignement ce voyage.

— Seigneur, répondit humblement le juif, mon cœur est plein de désir de satisfaire tes volontés, mais ma bourse est vide pour le moment.

Le pacha fronça le sourcil et Chemouïl pâlit.

Les jours où il avait besoin d'argent, le pacha eût donné la tête du grand-visir pour un douro.

Le pacha se mit à ricaner.

Le juif devint livide.

— Que je suis bon de te solliciter, dit-il ; je vais te faire couper la tête, je confisquerai tes biens et j'aurai mes quatre cent mille dinars et au-delà.

— Seigneur, exclama le juif, si vous mettez à exécution un pareil projet, je serais une pauvre victime, mais le Grand Turc serait bien content.

Comment cela ?

— Puissance du jour, par testament j'ai légué toute ma fortune et toutes mes

créances au sultan de Constantinople, et ma tête tombée serait une œuvre de ruine pour vous.

Le pacha mordit sa barbe.

— Bon, Chemouïl, dit-il, ne vois-tu pas que je plaisantais ; ta tête m'est précieuse et le Grand Turc n'a rien à voir dans nos affaires ; seulement, j'ai absolument besoin de quatre cent mille dinars :

— Seigneur, tous vos impôts sont engagés pour trois ans et les banquiers de Livourne ont coupé tout crédit.

— Les insolents ! s'écria le pacha. Eh bien, Chemouïl, ajouta-t-il, ne vois-tu rien dans mes somptueux palais qui puisse te garantir cette nouvelle créance?

Chemouïl baissa les yeux.

— Grand maître, dit-il, le cœur conduit, et l'homme suit : dans votre palais vit une créature pour laquelle je donnerais cinq cent mille dinars.

— Cinq cent mille ! dit le pacha. Cent mille de plus?

— Oui, seigneur.

— Son nom? Elle est à toi.

El-Ansela, murmura le juif.

Comme une jatte de lait, la pâleur s'épandit sus le visage indigné du musulman. Il tira son khandjar de sa ceinture el le brandit sur la tête du juif.

— J'ai dit six cent mille dinars ? s'écria Chemouïl qui se vit perdu.

— Tu as dit sept cent mille?

—. Oui, mon maître, j'ai dit huit cent mille !

Le pacha se rassit.

— C'est la prunelle de mes yeux que tu m'enlèves, dit-il ; mais enfin je t'aime tant que je ne saurais te refuser : Va chercher les neuf cent mille dinars, et emmène El-Ansela...

Lorsque le peuple apprit ce marché, il se révolta.

Il força la porte du palais et pendit le pacha et le juif au même gibet.

Puis il proclama la belle Ansela souveraine de la régence.

C'était pendant les jours caniculaires.

Les deux cadavres infestèrent l'air et la peste éclata. On fit de grands feux pour chasser le fléau, et c'est depuis ce jour que nous faisons ces grandes fumigations pour perpétuer le souvenir de la bonne souveraine et purifier l'air des exhalaisons malsaines.

UNE FEMME ADULTÈRE

Tranquillisez-vous, mesdames, ceci se passe aux Iles Sandwich.

Un mari vint se plaindre au grand roi d'avoir été trompé par sa femme. Or, aux Sandwich un mari ne peut être victime de ce genre d'abus de confiance que de la part d'un indigène, puisque du fait des étrangers la chose est tenue à grand honneur, comme preuve d'estime et de sympathie particulière.

— Quel est le coupable ! demanda l'autocrate brun-doré.

— Ton neveu, Tamaï?

Le roi se fotta vigoureusement le nez :

— C'est bien ; viens demain sur la place avec ta femme.

Le lendemain, sur le square où s'élevait la case royale, un chevalet aigu avait été dressé, et Kamehameha était entouré des anciens qui remplissaient le rôle de sénateurs.

Un cercle de guerriers armés de lances et coiffés du casque de guerre cernait la place.

Le condamné, suivi d'un homme portant un glaive d'une main et un battoir de l'autre, se présenta la tête haute et enjamba gaillardement le chevalet. D'un autre côté apparaissait le mari lésé et la femme compromise. Un silence solennel planait sur l'assemblée. Le roi fit un signe, les guerriers abaissèrent leurs lances, et, tandis que le justicier avançait son battoir sur le chevalet, l'amant heureux, sans hésiter, étendit dessus ses mains ouvertes. Un éclair jaillit, la lame du glaive levé par le bourreau retomba.. Deux cris terribles retentirent : l'un de souffrance, aigu et strident ; l'autre de désespoir, profond et strangulé.

Les doigts des deux mains du lovelace gisaient à terre, au milieu d'un flot de sang !

Kamehameha était resté impassible ; il s'adresse alors à la complice du patient :

— A ton tour, femme ! dit-il à la malheureuse terrifiée. Allons, debout !

Puis se tournant vers son bourreau ordinaire : achève ton ouvrage ! ajouta-t-il.

Armé cette fois d'un couteau à lame acérée, le serviteur du roi, faisant soutenir la jeune femme défaillante par quelques-uns des guerriers présents, commença par faire sauter dextrement les deux oreilles de l'infortunée et finit par lui lacérer le visage de façon à la défigurer.

Le sang avait lavé le crime. Le roi rendit à son neveu toute son amitié, et le mari prodigua les plus tendres soins à sa femme, désormais rentrée en grâce.

LA MORT DE L'EMPEREUR NICOLAS

C'est un drame en quelques lignes.

L'empereur Nicolas fort affligé de l'échec de ses soldats en Crimée, voulut passer une revue.

A l'heure dite, il sortit de son cabinet pour monter à cheval. Dans l'antichambre se tenait Mandt son médecin.

— Sire,... lui dit le docteur d'une voix suppliante, en cherchant à le retenir.

— Ah ! c'est vous docteur ; je vais mieux merci.

— Oui, sire, mieux, mais pas tout à fait bien encore.

— Oh! une indisposition...

— Non, sire, une maladie. Je viens conjurer votre Majesté de ne pas sortir.

— Impossible.

— Sire de grâce.

— Vous êtes fou, Mandt.

— Sire, il faut vous résigner.

— Vous croyez qu'il y aurait danger?

— C'est mon devoir de vous en avertir.

— Eh bien! Mandt, si vous avez fait votre devoir en me prévenant, je ferai le mien en passant outre.

— Et l'empereur, sans vouloir entendre un mot de plus, poursuivit son chemin.

Mandt, un instant étonné, court après lui et le rejoint dans la cour au moment où il monte à cheval.

— Sire, s'écrie-t-il en renouvelant ses instances, daignez m'écouter.

— J'ai dit, Mandt; je vous remercie, mais insister serait inutile.

— Sire, en cette tenue!

— Eh bien?

— C'est la mort.

— Après?

— C'est le suicide!

— Et qui vous a permis, Mandt, de scruter mes pensées? Allez, et n'insistez plus, je vous l'ordonne.

Après la revue, il revint au palais, pâle, frissonnant, glacé.

— Je me vois menacé de maladie, dit-il en rentrant à son aide de camp général.

— Faut-il envoyer chercher Mandt?

— Inutile. Il m'a averti.

— Il a averti Votre Majesté?

— Oui, que je me tuais.

Il s'était tué en effet. Et cette réponse à Mandt, qui lui disait: C'est le suicide, — « Et qui vous a permis, Mandt, de scruter mes pensées? » — ne permet-elle pas de croire que le vaincu de l'Alma, l'orgueilleux tsar humilié, avait été volontairement au devant de la mort?

LES FAUTEUILS A MUSIQUE

Cassettes à musique, tabatières à musique, montres à musique, pendules à musique, joujoux à musique, pièces mécaniques à musique, carillons à musique, fauteuils à musique, voilà la Suisse musicale tout entière.

J'ai parlé de fauteuils « musique; ce n'est pas une invention qui vienne de moi. Elle existe, j'en ai vu l'annonce dans les journaux et elle a grande chance de réussite partout. C'est si commode et si agréable! On s'asseoit sur la cavatine du *Barbier*, on s'étend sur le septuor de *Lucie*, on se repose sur le trio de *Guillaume Tell*, et l'on écoute sans la moindre fatigue la mélodie qu'on doit à la pesanteur spécifique de ses chairs.

— Que M^me^ X... m'a fait plaisir l'autre soir avec l'air de *Grâce*.

— Elle chante donc M^me^ X...?

— Non.

— Elle joue du piano sans doute?

— Pas davantage.

— De la harpe dans ce cas?

— Encore moins.

— Du violon, alors, du violoncelle, de la guitare ou de la contrebasse?

— Rien de tout cela, *elle s'asseoit;* mais quel coup d'archet!

On m'a rapporté le dialogue suivant entre un jeune poète blond, rêveur et sentimental, qui cherche le bonheur dans les nuées, et une brune mûre de l'école réaliste qui le veut sur la terre.

— Madame, encore une de ces ravissantes mélodies qui semblent un souvenir de votre âme attendrie.

— Voulez-vous que je m'asseoie sur la *Favorite?*

— Votre fauteuil harmonieux, madame, n'a-t-il rien de Pergolèse?

— Tous les airs que je puis vous offrir sont *postérieurs* à ce compositeur.

CAQUETAGES.

Cet idiot de Joseph a servi chez un pharmacien.

Un soir on le trouve derrière le comptoir, accroupi sur le plancher et fouillant les recoins.

— Eh bien! qu'est-ce que vous faites-là, Joseph?

— Ah! je vais vous dire, monsieur. Le soir, je ramasse toutes les pilules qu'on a laissées tomber par mégarde dans la journée; je les mets avec soin dans une boîte et, quand je suis malade, j'avale la première venue.

—

Ce que c'est que de ne pas connaître les termes du métier.

L'autre jour, la femme élégante, jeune et belle d'un riche banquier était dans son salon, quand on sonna avec violence. La bonne alla ouvrir. C'était un clerc d'huissier.

— Que voulez-vous, fit la dame, et pourquoi ne pas vous adresser aux bureaux?

— Les bureaux sont fermés, madame, et le cas est pressant... Je viens pour *un besoin...*

— Un besoin!... L'élégante poussa un cri d'horreur, tira de sa poche un flacon d'essence, et l'on flanqua à la porte le pauvre clerc ébahi.

Un besoin, en termes d'escompte, c'est l'indication de la maison qui remboursera avant protêt, dans le cas où le signataire d'un billet manquerait à sa signature.

—

L'IMPÔT DE L'AMOUR

Gustave a connu Cécile au bal Mabille.

Ils sont allés ensemble dans une petite campagne des environs de Paris.

Ils roucoulent comme deux tourtereaux.

Après de doux baisers donnés et rendus :

— Ça n'est pas tout ça, dit Cécile, il est bon de batifoler, mais s'agit de causer de choses sérieuses. Il faut m'assurer une position si tu veux que je quitte mon gros baron. Tu sais qu'il me donne mille francs par mois; mais comme je ne t'aime que pour toi, je ne t'en demanderai que huit cents.

— Huit cents ! Fichtre ! c'est raide.

— Tu refuses?

— Non, mais c'est que...

— Alors laissez-moi retourner près de mon vieux; nous nous reverrons de temps en temps, quand je prétendrai aller dîner chez ma mère.

— Non, je veux t'avoir à moi tout seul ; je t'aime, Cécile.

— Alors garantis-moi les huit cents balles.

— Il te les faut !

— Certainement ; car même avec cette somme je serai encore gênée.

— Eh bien ! tu les auras ; mais tu me me seras fidèle?

— Parbleu ! c'te bêtise.

Au bout de six mois Gustave a quinze mille francs de dettes, car les huit cents francs par mois ont eu quelques légers suppléments.

Que voulez vous ? les impôts de l'amour ne sont pas légers.

Les jolis yeux d'une femme, une petite bouche, un nez bien fait, sont des portes et fenêtres fortement imposées.

—

Un gandin, plus connu par son élégance que par sa solvabilité, fait l'emplette d'un chapeau.

— Chapeau en feutre, annonce-t-on à la caisse, fond en soie Metternich, nuance Gallifet !

— Cela va te coûter bien cher lui dit un ami en sortant.

— Non, c'est trente francs que cela coûte au chapelier.

—

Une scène de raccommodement entre amants :

N'est-ce pas toujours ainsi que cela se passe?

Elle: — Soit, j'en conviens, j'ai mes défauts.

Lui, avec foi: — Oh ! oui?

Elle, surprise : — Lesquels?

—

C'était à un souper d'artistes, de gens de lettres et d'amateurs.

Un de nos amis, asis à côté d'une charmante comédienne, l'avait légèrement lutinée, tout le souper durant. Feignant d'être plus fâchée qu'elle ne l'était réellement des petites taquineries amicales dont il l'avait picotée: — Je voudrais être bien forte, dit-elle ; je vous battrais, je vous pincerais, — je vous ferais des bleus.

— Et moi, madame, je voudrais être un nègre.

— Pourquoi?

— Pour vous faire un noir.

C'est un peu leste, mais il fait si chaud ! ouf!

—

Chez Brébaut, à six heures.

La chaleur est intolérable ; toutes les fenêtres sont ouvertes; les tables sont noires de monde. Théodore Barrière et Scholl sont attablés.

— Ah! mon ami, dit Barrière en s'épongeant le front, c'est une femme que j'ai bien aimée.

— Tu la regrettes !

— Ma foi, non, elle avait un défaut abominable.

— Lequel?

— Son haleine-vicat. Satanées mouches, ajoute Barrière en frappant l'air de sa serviette.

— Tu vois, dit Scholl, tu vois, tu la regrette !

—

Un joli mot dit dimanche dernier par une duchesse, célèbre par son esprit et son embonpoint, à la messe d'une heure de Saint-Thomas-d'Aquin,

La duchesse, arrivant un peu tard, dût déranger quelques personnes pour gagner sa place. Une dévote refrognée, qu'elle avait involontairement coudoyée, lui dit avec aigreur :

— Quand on est grosse comme vous l'êtes, madame, on arrive avant les autres.

— Allons, ma chère, riposta doucement la duchesse, priez Dieu que je maigrisse, et laissez-moi passer.

—

— Chignonnette est un ange, mon cher. En doutes-tu encore après ce trait-là?

— Hum !... tu crois donc bien impertubablement tout ce qu'elle te dit !

— Que veux-tu? Je l'ai si souvent surprise à me dire la vérité !

—

— Où en es-tu avec la comtesse?

— Peuh ! nous nous écrivons.

— Ah ! ah ! les bagatelles de la poste..,

—

— Voici un mot d'Augustine Brohan, qui revient périodiquement dans les anas contemporains.

Une camarade d'Augustine Brohan, peu ferrée sur l'orthographe, lui demandait un jour :

— Dis donc, Augustine, *jockey* a t-il un *q* !

— Mais oui, lui fut-il répondu, sans cela comment monterait-il à cheval.

GENIN, *gérant.*

Lyon, imp. du *Salut Public.* — BELLON, rue Impériale, 33.

BIBLIOTHÈQUE DE LA VILLE LYON